

I

Lyon, 1951

Les yeux dans ses yeux. Deux yeux ouverts, surpris par la mort. Des yeux mélancoliques. L'assassin avait serré le cou avec une cordelette fine ou un fil de fer. La langue n'était pas pendante comme on le raconte dans les romans policiers. Seulement un collier rouge taillé dans la chair. Pas de trace de sang sur le béton crasseux du hangar réservé aux cyclomoteurs de l'usine voisine. La mort dans sa plus sèche expression.

Elle portait un manteau gris sur une robe aux couleurs vives, des chaussures fatiguées, pas de bijoux, mais un maquillage soigné et discret. Une vingtaine d'années tout au plus. Les premiers ouvriers de l'équipe du matin avaient découvert le cadavre en éclairant le hangar encore plongé dans la nuit noire à cinq heures.

Naturellement, Delmas ressentit un profond malaise, une envie de sortir, prendre l'air de l'hiver. Mais il attendait Marchant, qui était allé chercher l'appareil photographique dans la Traction. En l'absence d'un photographe maison, faute de crédits, il assurait avec passion cette mission essentielle en affaires criminelles : fixer sur le papier ce théâtre mortifère à la dramaturgie sans bornes. Pendant ce

temps, le médecin légiste notait encore quelques observations sur un coin d'établi encombré d'outils :

— La mort remonte à cette nuit, sans doute avant minuit. Strangulation à l'aide d'un fil d'acier. Gorge tranchée. Le coup a été porté vite et bien. Elle n'a pas eu le temps de souffrir.

Le Dr Favre n'était pas un poète... Cependant, Delmas appréciait sa droiture et l'économie du cynisme trop commun chez ses confrères.

— Pas de marque de violences ?

— Non. Elle n'a été ni frappée ni violée. Et on ne l'a pas tuée dans ce hangar. Vous avez vu les traces ?

— Oui, l'assassin est entré par le portillon et l'a traînée par terre jusqu'au fond. Je me demande bien pourquoi... Pas de sac à main, pas d'identité...

— Bon, j'attends les photos, et nous enlevons le corps.

On entendit un grand bruit contre la porte en tôle ondulée suivi d'un juron.

— Tiens, Marchant est de retour, chuchota Delmas.

Son adjoint l'enchantait. Une nature sans détour, généreuse, avec toujours le désir de bien faire, mais une grande aptitude à la maladresse. Dans tous les sens du terme.

— On l'aime comme il est, n'est-ce pas ? ajouta-t-il à l'intention du Dr Favre, qui opina du chef en souriant.

Marchant déboula en poussant le portillon avec fracas. Il se massait le front.

— Bon sang de crotte, je me suis étalé en me prenant les pieds dans la bride de cette foutue sacoche... Patron, je vous le dis : je sens que c'est pas ma journée.

— Il y aura des jours meilleurs, Marchant. Souriez à la vie...

— ... et elle vous sourira, oui, je sais, patron, je sais, mais, bon, quand je vois cette pauvre fille, là, j'ai pas vraiment envie de sourire...

— Vous avez raison, Marchant. Prenez vos photos, puis nous levons le camp.

Delmas parvenait de plus en plus difficilement à dissiper cet air sombre qui l'accablait chaque fois qu'une victime témoignait de la cruauté humaine dont il devait trouver la signature pour livrer son bourreau à la justice des hommes. Alors, il réserva cet air sombre à la lumière froide à travers l'unique fenêtre du hangar. De l'autre côté de la rue, une femme aux cheveux blancs levait le rideau de fer d'une épicerie porte-pot. Deux hommes attendaient sur le trottoir tout en roulant une cigarette. Le quartier engourdi s'étirait tranquillement, des enfants encore ensommeillés bâillaient et trottaient, tirés par leur mère. Un autocar crachant une fumée grise les attendait avant de continuer sa tournée dans ce quartier ouvrier de Lyon, où les voitures particulières se faisaient rares. Des camionnettes de livraison étaient encore rangées en talon devant la silhouette inquiétante de la société frigorifique, un énorme bâtiment sans fenêtres, mais percé de petites lucarnes aveuglées par des persiennes. Il régnait un drôle de calme avant que tout ce monde de labeur ne s'éveille et ne s'agite.

Outre le ronron du diesel de l'autocar, on entendait seulement le claquement du flash, le bruit des ampoules qui tombaient sur le sol en béton et le remugle de Marchant qui écumait :

— Pauv'gamine, c'est pas Dieu vrai. Qu'est-ce qu'il avait besoin de lui couper la tête ?...

Exactement la question que se posait Delmas : on ne tuait pas une femme, a priori sans le sou, pour lui voler son sac. Et puis pourquoi l'avoir déposée là, dans ce hangar où les ouvriers allaient et venaient ? Cette affaire s'annonçait mal.

Delmas pensait juste...

— C'est une voiture des poulets en face ; ils sont là pour quoi, m'dame Verrière ?

— Nous sommes là pour un meurtre !

Delmas répondit avec un grand sourire au client du porte-pot attablé et qui ne l'avait pas vu venir en dépit du regard insistant de Mme Verrière. Il s'installa sur un tabouret et regarda avec envie le sandwich de son voisin.

— Vous me servirez la même chose, madame, s'il vous plaît.

— Jambon ou pâté de campagne ?

— Va pour le jambon avec une grande tasse de café.

Tout en coupant le jambon à l'aide d'une machine à main, Mme Verrière s'intéressait...

— On a tué qui ?

— C'est bien le problème : on ne sait pas.

— Ben, dites donc, ça s'annonce mal, votre enquête !

Mme Verrière aussi pensait juste...

Dès la fin de matinée, le rapport du Dr Favre confirmait l'absence de toute agression sexuelle et la mort de la victime entre vingt-deux heures et minuit. Aucune trace de violence à part la presque décapitation. Delmas, comme à son habitude, ajouta ces conclusions sur le tableau noir qui couvrait tout un pan de mur de son bureau. Il venait aussi de souligner ces mots en lettres capitales : JEUNE FILLE, IDENTITÉ INCONNUE. Marchant et Prévost tournaient déjà dans le quartier de la Vitriolerie pour montrer le portrait de la victime au voisinage du hangar.

Il faisait toujours un froid de canard. Delmas ajouta une pelle de charbon dans le poêle et regarda le tableau les mains tendues au-dessus du foyer. Il n'aimait pas ces débuts d'enquête avec le tableau noir de vide. Alors, il saisit une chaise, l'installa près du poêle, ferma les yeux et posa ses mains sur ses genoux, paumes tournées vers

le ciel. Personne ne l'entendit répéter un mantra auquel il recourait quand l'énergie manquait. Peu de choses : juste répéter trois fois, respirer profondément et puiser les forces du rebond et de l'harmonie lucide. Plutôt facile après les années d'occupation, même si le pays n'était pas encore tout à fait remis six ans après le départ des Allemands. Chaque fois qu'il répétait ce mantra, Delmas repensait à cette longue période de mise à pied, puis d'emprisonnement. Le prix à payer pour avoir refusé de procéder à l'arrestation d'une famille juive dénoncée. Dans sa cellule, des heures durant, il prononçait cette phrase rituelle pour conserver l'envie de vivre en compagnie des hommes.

Réintégré dès la Libération et élevé au grade de commissaire, Delmas n'avait conçu aucune amertume après cette épreuve. Pour lui, l'humanité se débattait forcément avec ses vieux démons, que des âmes mal intentionnées se chargeaient d'exciter. Sous l'aile du maréchal Pétain, les Français avaient renoué avec les haines racistes et xénophobes qui sommeillaient toujours plus ou moins dans l'opinion publique. Pas une séance de cinéma sans les actualités qui stigmatisaient « la race juive et les bolchevistes », les coupables, les traîtres qui avaient englué le pays dans la paresse, puis l'avaient précipité dans le chaos et la honte. Durant ces années, de bons Français, délateurs zélés, avaient participé, à leur manière, à la révolution nationale, à la reconstruction du pays par le travail, la famille et la patrie en pratiquant un nouveau sport national : la dénonciation des « mauvais Français » en général et des Juifs en particulier. Abondant courrier trié par des fonctionnaires des préfectures, la police (puis la milice) se chargeant ensuite des basses œuvres. Avec la complicité d'une poignée de collègues révoltés par ces arrestations, Delmas, arrivant toujours trop tard, était devenu le champion des rafles ratées... La hiérarchie

considéra d'abord avec indulgence cette maladresse mise sur le compte d'une âme de poète, efficace malgré tout. Avec des méthodes, certes atypiques, l'inspecteur Delmas avait résolu, avant la guerre, des affaires criminelles fort embrouillées... jusqu'au jour où il avait été dénoncé : un collaborateur, taupe efficace introduite dans son équipe par un commissaire agacé des performances déplorables de cet original, nonobstant sympathique. La préfecture ne cessait d'augmenter les objectifs de déportations (y compris les enfants) sans doute pour flatter les attentes d'une partie de la population. Mais tout le monde devait y mettre du sien ! La taupe rapporta que Delmas s'employait, au contraire, à saboter le travail. Mis à pied en septembre 1944, le traître avait été emprisonné au fort Montluc, où l'on enfermait, torturait, voire exécutait les mauvais Français dénoncés par les bons. Pourtant, Delmas considérait ces années de captivité comme providentielles. Il y avait rencontré celle qui allait devenir sa femme. Arrêtée en juin 1944, torturée par la milice française, puis la Gestapo, enfermée entre ces mêmes murs, Marianne, prise de malaise, était tombée dans ses bras, au sens propre, quand les Alliés avaient libéré le fort. Ils s'étaient épousés dès la Libération.

Marchant surgit dans le bureau et s'écroula sur le fauteuil de Delmas.

— Rien de rien et de rien ! Le chou blanc, la queue basse, la bérézina. Personne ne connaît, personne n'a rien vu, chacun pour soi et les vieux pour tous !

— Et les dieux pour tous, Marchant !

— Oui, bon, les dieux pour tous ; mais la victime n'est pas du quartier, c'est sûr.

— Et Prévost est revenu de la tournée des hôpitaux ?

— Non, il ne devrait pas tarder.

Vers dix-huit heures, Delmas décida de rentrer chez lui. Prévost n'avait rien trouvé. Une dizaine de personnes avaient téléphoné aux urgences des principaux hôpitaux de Lyon pour s'inquiéter du retard d'un ami ou d'un parent. Aucune de ces personnes « disparues » ne correspondait au profil de la victime. Pas un fil à tirer, pas un indice sur lequel travailler. Rien d'autre à faire que d'attendre un jour meilleur : demain de préférence. Il attendit le retour de Marianne. Professeur de lettres au lycée Ampère, elle donnait des cours d'alphabétisation deux fois par semaine à des travailleurs immigrés. Sa journée tirait aussi sur le gris au colorimètre quotidien. Dès son arrivée, ils décidèrent d'aller au cinéma voir *Casque d'or*. Jean avait le béguin pour Simone Signoret, et Marianne ne détestait pas la fragilité sombre de Reggiani.

Le lendemain matin, Delmas s'enferma dans son bureau et demanda qu'on ne le dérange pas. Il fixa la photographie de la victime sur le tableau noir. La prise de vue avait été retouchée au fusain, et le fond, détourné en blanc. À cette époque, on arrangeait les visages photographiés en leur donnant des allures de portraits d'artistes faits main. On les isolait du contexte aussi ; toutes ces misères de la guerre, de l'Occupation ; peut-être une manière de les oublier. Et puis, ce fond blanc inventait de la solennité. C'est vrai qu'elle avait quelque chose de Signoret, la petite. Un beau visage, mais qui respirait la bonté plutôt que la séduction agressive. Quelque chose d'alangui et, cependant, une formidable énergie dans le regard et même la forme du visage. Delmas aurait aimé avoir une fille comme elle... Un visage comme celui-ci, on ne l'oublie pas. Et personne ne s'inquiétait... Seule ? Ni famille ni fiancé ? Delmas avait besoin de revoir le corps tout entier et les quelques effets personnels pour se faire vraiment une idée.

— Allo Favre, c'est Delmas. Je voudrais revoir la petite du hangar.

— Pas de problème, répondit le médecin légiste

— Faites ressortir aussi son carton.

— Le limier veut s'imprégner ?

— Ce cynisme ne vous ressemble guère, Favre.

— Vous avez raison. J'ai du vague à l'âme aujourd'hui. Je vous attends.

Delmas saisit son pardessus en poil de chameau et son chapeau. En descendant au garage, il repensa au vague à l'âme de Favre et au sien. Les humains sensibles au vague à l'âme sont-ils victimes en même temps d'une houle ambiante qui chahute leur humeur ? Ce n'était pas la première fois qu'il partageait avec le légiste ce désarroi mou qui vous arrondit le dos, alourdit les épaules et déclenche des soupirs ridicules.

Comme il s'apprêtait à signer le bordereau de sortie du véhicule, Delmas aperçut Marchant au volant d'une Peugeot 202 portant encore les stigmates du gazogène pendant l'Occupation.

— Marchant ! Vous avez votre appareil photo ? Demi-tour, nous allons nous offrir une petite promenade.

Delmas monta à l'arrière.

— Au médico-légal, presto !

— Ah ! D'accord... Comme promenade, vous n'avez pas mieux ?